

# LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:  
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 29 Juillet 1894.

LETTRE D'UN GRÉVISTE

## Correspondance du Nord-Amérique

HASTINGS, 4 juin 1894.

Chers compagnons,

Voilà quelque temps que je reçois avec plaisir votre excellent petit journal. J'ose espérer qu'il aura longue vie. C'est malheureux qu'en conséquence de la grève il m'est impossible de vous rien envoyer pour vous aider dans votre travail. Peut-être que quelques mots concernant cette grande grève, venant d'un des grévistes, seront reçus avec plaisir par vos lecteurs.

Depuis quelque temps les patrons avaient tellement diminué nos salaires qu'il était impossible de gagner la moitié du nécessaire. Connaissant l'inutilité des grèves partielles, on acceptait partout les réductions, mais en même temps on se préparait à un mouvement général. Le 11 avril, au Congrès National de l'Union des Mineurs, qui avait à cette époque environ 30.000 membres, on était tous d'accord pour la grève générale et on décida de s'arrêter le 21, et ce jour plus de 125.000 mineurs quittèrent leur travail. Depuis, environ 75.000 sont venus augmenter notre nombre. Ceci laisse à peine 3.000 mineurs de charbon bitume encore au travail dans tous les Etats-Unis. Les 124.000 mineurs de charbon anthracite ont promis de se mettre aussi en grève cette semaine si les patrons n'accordaient pas nos demandes.

Depuis le commencement de la grève il y a eu plusieurs émeutes, mais pres-

que partout les mineurs, armés de bâtons ou de mauvais fusils, se sont trouvés dans l'impossibilité de résister aux excellents fusils à répétition des policiers. Dans l'Illinois les émeutes eurent, un moment, un aspect fort grave et quelques prisons furent démolies, mais grâce aux dispositions favorables du gouverneur Altgeld, — le même qui libéra Fielden, Schwab et Neebe, — il n'y eut point de sang de versé. Dans le Colorado, la situation est fort critique. Là, ce sont les ouvriers des mines d'argent qui sont en révolte. Ils sont bien armés, ayant des fusils à répétition, et même des canons. Ils sont campés sur les montagnes dominant les mines et sont maîtres de la situation. Là aussi il y aurait eu du sang de versé depuis longtemps si le gouverneur, Waite, n'avait tenu avec les ouvriers. Il ordonna à la milice de disperser les bandes de policiers qui voulaient attaquer les mineurs. Ici, dans la Pensylvanie, et encore dans quelques autres états, les gouverneurs ont donné l'ordre à la milice de protéger les mines et les *blacklegs* à tout prix. Dans la région de Connellsville, près de Pittsburg, Pa., il y a des émeutes presque chaque jour, et il y a déjà eu plusieurs victimes de part et d'autre. Les patrons commencent à fortifier les mines et y placent des canons. Il serait encore difficile de dire comment tout ceci va tourner. Les patrons disent qu'ils ne veulent rien accorder; les ouvriers veulent toutes leurs demandes ou rien. Maintenant, les patrons menacent de faire venir des *blacklegs* des villes et les ouvriers parlent de les recevoir à coups de fusil. Ce serait plus logique de fusiller les patrons.

Depuis le commencement du printemps plusieurs bandes d'ouvriers sans travail venant des divers coins du pays se dirigent sur Washington, la capitale. Les uns vont à pied, d'autres grimpent sur des trains de marchandises, d'autres

encore s'emparent de machines et cars pour les transporter, d'autres viennent en bateau.

De plus, les ouvriers des chemins de fer commencent à refuser de conduire les convois de charbon. D'ailleurs, presque tout trafic est arrêté dans le pays, même des trains de voyageurs ont dû être mis de côté faute de charbon.

Les ouvriers des hauts fourneaux refuseront de se servir du charbon extrait par les *blacklegs* si les patrons parviennent à s'en procurer.

Tous les esprits sont exaltés malgré le temps excessivement mouillé et froid. On sent que la révolution est dans l'air et elle pourrait éclater d'un moment à l'autre.

Souhaitant à la « Liberté » tout succès possible, je reste votre tout dévoué dans la cause anarchiste.

L. G.

## Rapprochement

Il y a juste un siècle ce 27 juillet que la Révolution française, après cinq ans de lutte, accomplit son cycle avec l'exécution de Robespierre, l'incarnation du régime naissant.

Jusque là, tous les hommes de l'ancien régime, tous les débris du parti réactionnaire épargnés par l'ouragan, avaient assistés en tapinois à cette longue période de lutte, aux massacres, à la guillotinaie, conservant une lueur d'espoir sur leur situation endommagée, se disant, avec raison, que tout n'était pas complètement perdu pour eux; car malgré la disparition de la royauté, dans la personne de Louis XVI, la révolution émoussait ses forces dans une fausse voie, et, dans l'ombre, ils ne désespéraient pas de refaire cet ancien régime quoi qu'il fût ébranlé fortement par les événements.

En effet, la révolution, quoique ayant

beaucoup fait, n'avait pas assez fait cependant. Le régime féodal, avec ses préjugés séculaires, qui pendant dix siècles avait étouffé toute idée de justice et de liberté, qui avait bâillonné tout homme ayant osé crier sa haine, son mépris contre ce régime barbare; toutes ces charges qui écrasèrent un peuple entier, le maintenant dans la servitude la plus dégradante; toutes ces chaînes où ce peuple piétinait empêtré dans leurs innombrables anneaux; tout venait d'être balayé comme des épis de blé par une tempête. Il ne semblait plus rien rester du passé, tout un peuple se trouvait libre, heureux subitement; mais, hélas! liberté et bonheur éphémères; nous le savons que trop aujourd'hui.

En apparence, tout semblait transformé, retourné comme un champ de blé après le passage de la charrue; mais, de fait, les bases n'ayant pas été atteintes, cette transformation ne pouvait être que très peu durable.

« Il aurait fallu labourer profond », avait dit un conventionnel; c'est ce que l'on ne fit pas et c'est ce qui perdit la révolution. La propriété et les privilèges, après avoir reçu les coups que leur portèrent l'Assemblée Nationale elle-même dans une nuit d'affolement et, plus tard, la Convention et la Commune de Paris, allaient se reconquérir. « Le monstrueux chêne féodal » qu'on avait cru à jamais abattu, avait été effeuillé seulement, élagué de quelques-unes de ses branches, mais le tronc restait intact, et si la convalescence pour le rétablissement de ce régime infâme devait être longue, elle n'en était pas moins certaine, car ses racines n'ayant pas été atteintes, les bases de son organisation ayant été respectées ou épargnées, la propriété, avec quelques modifications dont le peuple ne profita que relativement, devait redevenir ce qu'elle était avant.

Petit à petit — ceci était inévitable — l'ancien régime devait se reconstituer, et, effectivement, cent ans après, nous voyons que la situation est la même qu'avant la révolution. La bourgeoisie a remplacé la noblesse; elle vit des mêmes privilèges. Le salarié a remplacé l'esclave du moyen-âge et, semblable à ce dernier, il est victime de ces privilèges. La propriété, de morcelée que la fit la révolution, est de nouveau concentrée dans quelques mains; il n'y a de changé que le nom. Les haies ont été arrachées, les fossés comblés, les bornes reculées, le lopin de terre a disparu ou a une tendance à disparaître complètement pour se refondre dans les terres du nouveau seigneur. Le petit atelier a subi le sort du lopin de terre, il a disparu devant ce qu'on appelle si justement les bagnes industriels. La concentration des moyens de production est telle que l'ouvrier lui-même semble faire partie intégrale du matériel; il n'existe plus comme individu, il est devenu une pièce numérotée d'une immense machine; il n'a plus d'initiative, de liberté, il est devenu machine lui-même, de sorte que le peuple, sous une autre forme, est aussi malheureux, sinon plus, que l'étaient les serfs avant la révolution. Du reste, la propriété individuelle étant la base de l'organisation bourgeoise comme elle était la base du

régime féodal, il est logique qu'elle donne des résultats identiques.

D'autre part, les progrès de l'industrialisme réalisés dans la deuxième moitié de ce siècle aidant, ainsi que la loi de la concurrence qui en découle, n'ont fait, ne peuvent que faire augmenter la misère déjà bien grande et finissent par créer un état d'esprit semblable à celui qui a précédé 1789. Aussi voyons-nous aujourd'hui ce « monstrueux chêne féodal », qui a repris toutes ses forces, toute sa vitalité, couvrir de nouveau la terre de ses « ombres froides ».

Le soleil, qui brilla un moment dans le cœur du peuple, qui éclaira la route de l'humanité d'un rayon d'espérance, qui donna à ces armées de sans-culottes des élans si sublimes qu'ils firent l'étonnement du monde entier, est aujourd'hui bien terne; ses rayons n'ont plus la force de réchauffer; l'horizon s'assombri de plus en plus — les plus intelligents parmi les bourgeois le constatent eux-mêmes —; un froid continu plane sur les populations; une misère sans trêve les éreinte, portant dans les villes, les bourgades, les hameaux, les germes des révoltes futures. Autant de points de rapprochement avec les dernières années de la féodalité, qui nous reportent à la veille de la convocation des Etats-Généraux où les têtes commençaient à être en ébullition.

Les éléments de cet orage qui éclata sur la France en 1789, et que la bourgeoisie une fois arrivée au pouvoir avait cru à jamais dispersés, semblent s'être concentrés de nouveau non pas sur la France exclusivement, mais sur le monde entier.

Nous sommes arrivés enfin à l'époque où les hommes s'interrogent sur l'avenir, où la bourgeoisie se voit forcée d'abandonner sa vie béate et son indifférence pour ceux qui souffrent. Seulement, pour parer à cette misère et normaliser la situation, elle ne trouve d'autres moyens que ceux employés par son aînée, la noblesse: la persécution à outrance contre les avant-gardes, — persécution que les nobles employèrent sans résultat contre ceux qu'ils appelaient « les brigands » — et la charité pour l'armée des miséreux. Oui, la charité! voilà tout ce que nos modernes gouvernants ont trouvé pour améliorer la situation du peuple; ceci nous donne la valeur exacte de leur intelligence. Faire l'aumône de pantalons et de redingotes qui ne servent plus, ou rendre au travailleur quelques-uns des sous qu'on lui a volés n'est point une solution, car un peuple ne vit pas de mendicité. Quand il en arrive à ce point, ou il tombe dans une démoralisation complète, ou il se révolte.

A la veille de la révolution les grandes dames de la société parisienne employèrent les mêmes moyens, mais inutilement, moyens qui ne sont qu'une preuve d'imbécillité, de crétinisme de la part de ceux qui donnent, et d'une grande misère de ceux qui reçoivent, mais ils ne servent à rien.

Que faut-il en conclure? Que la bourgeoisie se trouve dans la même alternative que la noblesse avant la révolution. Ou abdiquer ou subir les conséquences de la lutte. Il y a un précédent qui devrait l'éclairer, mais elle est aveugle; elle ne voit rien, et, plus mesquine que

cette noblesse elle-même, elle ne cédera ni quelques-uns de ses privilèges, ni une parcelle de sa fortune.

Peu-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Faisant quelques concessions, le peuple se laisserait encore bernier; tandis que, poussé à bout, il finira par se révolter et, cette fois, fort de l'expérience du passé, il ne se contentera pas d'effeuiller l'arbre bourgeois: il le déracinera et en réduira les débris en cendre, pour ne plus être victime de nouveaux intriguants. Alors il sera libre.

## MOUVEMENT SOCIAL

Une bonne nouvelle nous est communiquée par notre collègue *A Propaganda* de Lisbonne, celle de la réapparition très prochaine du *Sempre Avanti*, de Livourne (Italie).

En avant donc, le camarade, et bon courage et chance, qu'il y a, plus que jamais, de la rude besogne à abattre pour les hardis ouvriers de la cause libertaire, en ce moment si haïneusement persécutée par les fous furieux couronnés et autres dont elle est le continuel cauchemar.

D'un autre côté, le *Despertar*, de New-York, organe bi-mensuel de propagande anarchiste, annonce qu'il paraîtra, dorénavant, les 10, 20 et 30 de chaque mois.

Le collègue espère arriver bientôt à paraître toutes les semaines et fait appel à l'appui des compagnons pour lui en faciliter la tâche. Nos plus vifs souhaits de réussite à nos infatigables amis.

Les grands journaux bourgeois du pays nous ont appris, ces jours derniers, l'abandon du projet de loi d'expulsion, concernant les anarchistes, dont quelques très... Honorables sénateurs avaient, il y a déjà quelque temps, pris l'initiative.

C'est à l'instigation des représentants des puissances étrangères, — et principalement aux mic-macs des ministres de France et d'Italie, — que ce fameux projet avait été élaboré. Mais le Congrès n'ayant pas autorité pour promulguer des lois enfantées par lui, il se voit, bien à regret, forcé d'attendre que l'émanation en vienne directement du Pouvoir Exécutif.

Néanmoins, vu les bonnes dispositions de la gent gouvernementale à l'égard des compagnons, nous ne devons pas désespérer de voir bientôt satisfaits les secrets désirs des diplomates plus haut cités, car ce projet d'expulsion, pour être abandonné n'est point enterré pour cela; ce n'est que partie remise, un simple retard.

Le comité organisateur des cérémonies en l'honneur de Carnot, vient de publier le compte-rendu de ses dépenses et de ses entrées. C'est un tableau que nous voudrions pouvoir publier

pour donner une idée à nos lecteurs de la façon dont ces messieurs organisent ce genre de petites fêtes... oh... pardon! nous voulions dire: comment une grande douleur s'exprime dans le monde officiel des patriotes français. Nous trouvons, en effet, dans ces listes étonnantes, quelques chiffres qui nous rendent rêveurs... quoi qu'ils ne nous regardent pas. Ceux-ci, par exemple:

À l'archevêque, pour une messe, 2000 \$!!! — Don à la police, 250 \$ — à A. Dupuy, pour cresson, 1475.53 \$ — les 53 centavos sont moins renversants que les 1475 piastres! — à l'Orchestre de l'Odéon, 587 \$; — à Bernau et Cie, pour une couronne, 300 \$ — à 25 centavos ont pouvait acheter, pour cette somme, 1200 « couronnes de pain » de 2 kilos chacune pour ceux qui n'en n'ont pas! — à P. Cantillon, pour un buste Carnot, 570 \$ — pour du plâtre c'est bien payé; — à deux portiers 100 \$ (?) — au gérant du Club Français, 100 \$ (?) — etc., etc.

Epatant, nein! jusqu'aux pipelets, personne n'est oublié. C'est touchant, touchant tout à fait... sans jeu de mots.

\*\*\*

Les journaux qui arrivent de France sont remplis des hauts faits accomplis dans les principales villes de ce pays par les bandes patriotardes en délire. Ce sont des actes de vandalisme atroce, inouï, qui laissent l'esprit confondu, abasourdi, devant la brutalité et la lâcheté de leurs auteurs. C'est à ne pas le croire. Il s'est passé des choses véritablement hideuses. Des maisons italiennes sont marquées d'une croix blanche, puis envahies; les habitants sont arrachés de leur lit, traqués, malmenés, et leur mobilier et leurs nippes flambées au milieu des chambres! D'autres pillent, saccagent les épiceries, s'emparent des objets à leur convenance, des liqueurs dont ils se saouilent sur place! pendant que la fanfare d'une société de gymnastique, à côté, joue des airs de triomphe!

« Une exagération coupable du patriotisme », voilà comment la presse bourgeoise qualifie ces scènes monstrueuses, voilà toute sa protestation! Tas d'infâmes et de misérables! allons, gueulez donc: Vive la France! Triste, triste...

## Caserio Sante

D'un entretien entre son correspondant à Lyon et M. Benoît, juge d'instruction, publié par *l'Eclair*, de Paris, nous détachons les renseignements qui suivent sur Caserio Sante:

« D.— Quel homme est-ce que cet Italien ?

R.— Un garçon très intelligent, qui a reçu une instruction première qu'il a cultivée par lui-même. C'est en 1891 qu'il s'est adonné à l'Anarchie et aux théories anarchistes. En 1892, il a été condamné à Milan pour avoir distribué des pamphlets anarchistes aux soldats. En 1893, Caserio a quitté Milan et l'Italie pour venir en France, je crois même aux environs de Lyon, peut-être aussi à Lyon.

D.— Est-ce un fanfaron ?

R.— Du tout. Il ne ressemble en rien aux autres anarchistes et ne fait aucune théorie. Plusieurs de vos confrères ont dit qu'il jouait la comédie et faisait comme s'il ne parlait ni ne comprenait le français. Il ne sait réellement pas parler convenablement le français et comme il a beaucoup d'amour-propre, il préfère parler correctement en italien que mal en français; seulement quand par hasard des phrases françaises lui viennent facilement il parle notre langue, ne s'arrêtant et prenant le dialecte italien que lorsque le mot ne lui vient pas. Par exemple, il comprend parfaitement notre langue et saisit même les plus fugitives nuances, je m'en suis aperçu maintes fois dans mes interrogatoires; c'est très curieux.

D.— Croyez-vous, comme on le prétend, qu'il ait des complices ?

R.— Non; des confidentes, peut-être, mais pas de complices. Il a dû confier son sinistre projet à un anarchiste français de Montpellier, mais il n'a pas eu le temps de voir personne à Lyon. Il était seul pour commettre son crime et dans les conditions que vous savez. Il est vrai que d'après la nouvelle loi les confidentes sont aussi coupables que les complices. Mais comment prouver qu'ils sont confidentes? C'est bien difficile.

D.— Il ne parle pas beaucoup ?

R.— Mais si; seulement, il reste muet quand je lui demande pour quelles raisons il a assassiné M. Carnot et s'il a des complices.

D.— A-t-il été photographié ?

R.— Pas encore, j'y ai songé; seulement il a reçu de la foule des coups de poing qui lui ont gonflé l'œil gauche et les lèvres, de sorte qu'aujourd'hui il est presque méconnaissable; l'épreuve que tirerait le photographe ne servirait donc pas à grand chose; il est préférable d'attendre quelques jours.

L A

## GUERRE DU TRAVAIL

AUX ETATS-UNIS

(Extrait du « The Torch », page 12)

On a dit que notre monde coure à la destruction; il n'y a pas de preuve plus évidente de cette affirmation que les incidents plus ou moins révolutionnaires qui naissent des luttes du travail dans l'Amérique du Nord.

Aux Etats-Unis, plus que dans n'importe quel autre pays, se trouvent réunis des éléments et des circonstances propres à fomentier le mécontentement sur une grande échelle.

Des personnes relativement jeunes se rappellent qu'on pouvait recevoir, dans l'Amérique du Nord, une concession de terrain tout bonnement en payant les frais d'enregistrement. Des centaines, des milliers de gens, dégoûtés du régime oppressif des gouvernements européens, crurent rencontrer, dans une République basée sur le suffrage universel, les moyens de vivre dans l'aisance et dans la liberté. Leur réveil a été bien triste.

Grâce à une escroquerie honteuse, à une compétition effrénée, à une exploitation brutale, le contrôle de l'industrie et la possession des richesses sont devenus, dans un espace de temps à peine croyable, le privilège de quelques individus. Les capitalistes concentrèrent leurs affaires dans quelques spéculations gigantesques et pour en retirer des profits « énormes » ils les réunirent en Syndicats (Trusts). Maintenant ils ne peuvent plus se voler les uns les autres, il ne leur reste qu'à écraser l'ouvrier le plus possible. Ils se sont mis à la tâche avec ardeur, ils ont reconnu la vérité de la maxime de Rockefeller: « En affaires, point de sentiment », ils ont établi un système de voler le travailleur de deux côtés à la fois: 1° En réduisant son salaire; 2° En l'obligeant à payer des prix exorbitants pour les produits de son propre travail. Ils ont amené dans le pays des Italiens, des Allemands, des Anglais, des Chinois, etc.; ensuite ils les ont mis à se battre les uns contre les autres afin de détourner l'attention d'eux-mêmes. Mais il faudrait trop d'espace pour ne donner rien qu'une faible idée de la coquinerie, de la brutalité du capitaliste américain.

D'un autre côté les travailleurs, organisés en grandes armées industrielles, ont dû employer des mesures considérables pour se défendre. Tout dernièrement l'augmentation des « Syndicats » est venue rétrécir la sphère du travail. Les ouvriers s'opposent aux réductions du salaire et aux règlements injustes; ils ont été forcés de combattre d'une façon à la fois lamentable et résolue, parce qu'il n'y avait point d'autres maîtres à qui louer les forces de leurs muscles.

La nécessité de défendre leur droit à la vie, l'obligation de lutter contre les conditions dégradantes imposées par les capitalistes, obligea un Corps conservateur et modéré, tel que l'Association des Ouvriers du Fer et de l'Acier, de lancer, à l'époque de la grève de Homestead, un manifeste tout à fait socialiste; en un mot, les ouvriers ont dû prendre une attitude tellement révolutionnaire, que s'ils étaient seulement animés et pénétrés des principes de la Liberté et de l'Egalité, le capitalisme ne subsisterait pas une semaine aux Etats-Unis.

Nous remarquons que nos compagnons d'Amérique ont devancé la suggestion de notre confrère du « Commonwealth » en mettant sous clef deux ou trois des principaux capitalistes, au cours des hostilités.

Les travailleurs se trouvent face à face avec la petite troupe des monopoles et des misérables exploités accompagnés de leurs bandes d'assassins à gage. La lutte décisive pour l'émancipation du prolétariat se livrera bientôt!

Les camarades qui auraient des remises de fonds à faire pour la compagne Pallas, peuvent envoyer à l'adresse suivante:

Angela VALLÉS (viuda Pallas), calle de Rosal, n° 13.— Barcelonne (Espagne).

## Richesse et Misère

II

### LA PROPRIÉTÉ URBAINE

(Suite.—3).

La situation de la propriété terrienne nous donne une idée de l'énorme richesse foncière qui est accumulée entre les mains des classes dirigeantes, mais cette richesse n'est qu'une partie de leur avoir total, car, outre les propriétaires de biens ruraux, il y a les possesseurs d'immeubles urbains, les manufacturiers, les banquiers, les capitalistes de toute espèce. Dans cette classe de possesseurs, c'est aussi la grande propriété qui prévaut : elle détient la plus grosse part des biens meubles et immeubles, des actions de mines, de canaux, de chemins de fer, des fonds d'Etat de tout ordre. Il n'existe pas de statistique précise qui nous permette de déterminer exactement dans quelle proportion le gros capitalisme existe en Europe et aux Etats-Unis, mais il est facile de montrer que l'accumulation de la fortune dans un nombre relativement minime de mains est un fait général dans le monde.

Si nous passons successivement en revue tous les pays pour lesquels nous avons étudié la répartition de la propriété rurale, nous constaterons la même situation pour la propriété urbaine. A certains égards, la situation est même pire, car les revenus des propriétaires des villes, des banquiers, des gros négociants, des industriels sont beaucoup plus considérables que ceux des possesseurs de terres.

En Angleterre, sans parler de la famille royale qui reçoit un traitement annuel de 14 millions de francs, en dehors de ses forts revenus personnels, il y a un grand nombre de seigneurs, de banquiers, de « marchands princes » dont la fortune est véritablement colossale. Une commission parlementaire, nommée par la Chambre des Communes pour s'occuper de la situation des locataires à bail des villes, nous a révélé récemment des faits monstrueux relativement à la répartition de la propriété urbaine. A Londres, par exemple, des quartiers entiers, parmi les plus beaux et les plus riches de la ville, appartiennent à quelques lords qui possèdent d'autre part des propriétés rurales immenses. Le duc de Westminster possède tout le quartier de « Belgravia », situé au sud de « Hyde-Park » et une partie considérable de la ville située à l'est de ce même parc ; le duc de Norfolk a le « Strand » côté sud et son domaine confine à celui du duc de Bedford, qui commence au « Strand » côté nord, comprend le quartier de « Covent Garden » y compris le marché de ce nom, l'Opéra et le théâtre de Drury Lane, et s'étend jusqu'à « Euston Road », le tout comptant, dit-on, plus de 3.000 maisons ; le duc de Portland est le seigneur des quartiers qui avoisinent « Portland Place » et vont rejoindre le domaine de lord Portman, situé à l'est. Ces immenses « propriétés ducales », comme on les appelle à Londres, sont gérées par des intendants, véritables ministres au

petit pied ; elles rapportent chaque année des sommes énormes ; cependant leurs heureux possesseurs ne sont pas encore satisfaits et, à chaque renouvellement de bail, ils doublent ou triplent le loyer de leurs locataires, surtout si ce sont des commerçants, des magasiniers qui ne peuvent quitter ces locaux, sans quitter le quartier accaparé par le lord qui leur loue, et sans s'exposer à la ruine. La chose a pris dernièrement de telles proportions que les locataires de ces quartiers ducaux demandent qu'on les protège contre les évictions, tout comme les fermiers de l'Irlande. — (Ces lords possèdent, d'autre part, en divers comtés, des propriétés rurales immenses. Le duc de Bedford possède 87.425 acres ; le duc de Portland 161.058 acres, soit 35 320 hectares pour l'un et 65.068 hectares pour l'autre.)—

Et ce ne sont pas là des faits particuliers à la seule ville de Londres ; en province, la propriété urbaine est tout aussi fortement constituée ; dans beaucoup de comtés il y a des villes entières qui appartiennent à un lord ou à deux ou trois familles ducales. Le port de Cardiff est la propriété d'un seul grand seigneur, le marquis de Bute.

Quant à la richesse des princes marchands, des industriels de Londres, de Manchester, de Liverpool, de tous les centres importants du royaume, elle est immense. Celle des gros banquiers est fantastique : un financier de Londres, F. Goldsmid possède à lui seul une fortune de 10.000.000 de livres, soit 250.000.000 de francs, ce qui doit donner un revenu supérieur à 12 millions de francs. Une fortune de ce genre est une exception en Angleterre, mais celles qui se chiffrent par dizaines de millions sont très nombreuses dans l'industrie, dans le commerce ou dans la banque : tel propriétaire de mines, comme M. Joseph Love, dans le Durham, possède plus de 65 millions de francs. Dans la liste des richards anglais nous retrouvons d'ailleurs plusieurs lords qui figurent déjà dans la classe des grands propriétaires ruraux et dans celle des possesseurs urbains. Nous ne pouvons savoir exactement ce que possèdent ces monstrueux accapareurs, mais il nous est facile de nous faire une idée de leurs fortunes d'après les capitaux que leur ont laissés leurs pères, par testament enregistré. Voici le montant des biens meubles de toute nature, actions, obligations, fonds publics, etc., dont ont hérité, en dehors de leurs propriétés rurales et urbaines, les grands seigneurs suivants :

	Millions
Le duc de Malborough.....	3 1/2
Le marquis de Salisbury...	7 1/2
Le duc de Northumberland...	8 1/2
Le marquis de Hertford....	12 1/2
Lord Durham.....	12 1/2
Le duc de Hamilton.....	13
Le duc de Bedford.....	15
Le duc de Cleveland.....	20
Lord Digby.....	25
Le duc de Portland.....	37 1/2

Il ne nous est pas possible de donner la liste complète des grands « héritiers » anglais, mais, d'après ces dix noms, on entrevoit ce qu'elle doit être.

Ajoutez à cela que, en dehors de cette grande propriété, appuyée sur des mi-

sères épouvantables, il y a beaucoup de gens qui, sans rien posséder nominale-ment, jouissent de revenus très considérables. De ce nombre sont les membres du clergé anglican, lequel est propriétaire de domaines et d'établissements divers, parmi lesquels plusieurs centaines de cabarets des mieux achalandés où le gin coule à flots pour la plus grande gloire de l'église. Les évêques ont, en moyenne, un traitement de 130.000 francs. — (Revenu de l'Eglise anglicane, en 1881 : 123.555.175 francs).

En Allemagne, pays de mines et de grande industrie, le capitalisme est, toutes choses égales, presque aussi considérable qu'en Angleterre ; il suffit pour s'en convaincre de parcourir la liste des personnes soumises à l'impôt sur le revenu ; près de 3.000 millionnaires y figurent pour la Prusse seule et parmi ces trois mille, il y en a un grand nombre qui ont des dizaines et même une centaine de millions. Neuf personnes sont portées sur les rôles de l'« Einkommensteuer », comme ayant un revenu dépassant un million de marcs : les Rothschild de Francfort sont de ce nombre avec 2.640.000 et 2.760.000 marcs de rente ; le célèbre fondeur de canons Krupp, d'Essen, la gloire de la pacifique Allemagne, vient en tête de cette liste de vampires, avec 5.100.000 marcs de revenus (6.375.000 francs). Les princes des familles royales et princières sont naturellement parmi les grands capitalistes du pays et ce qu'il y a de plus monstrueux c'est que plusieurs d'entre eux possèdent les grandes distilleries où l'on fabrique ces horribles eau-de-vie de grains qui inondent l'Europe et l'Afrique. Leurs énormes revenus ont leur source, en grande partie, dans l'empoisonnement de milliers d'alcooliques.

(A suivre).

### SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

C., 1—P., 2—Un communal, 0.50—  
X., 5.—Total : 8.50 \$.  
A ce jour : 4.6.12 \$.

### BIBLIOTHÈQUE DE « LA LIBERTÉ »

MICHEL BAKOUNINE :	
Dieu et l'Etat.....	0.60
PIERRE KROPOTKINE :	
La Loi et l'Autorité.....	0.10
Le Salariat.....	0.10
L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste.....	0.10
ELISÉE RECLUS :	
Les Produits de l'Industrie.....	0.10

Faire directement les demandes par la poste : Casilla del correo 759.

### LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Libertad, Laval, Viamonte, Constitucion et Once de Setiembre.

Le demander également aux crieurs.